

Zeitschrift: Annales fribourgeoises
Herausgeber: Société d'histoire du canton de Fribourg
Band: 47 (1965-1966)

Artikel: Le chanoine Fontaine et son temps (1754-1834)
Autor: Uldry, Jean-Pierre
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-818010>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE CHANOINE FONTAINE ET SON TEMPS (1754-1834¹)

par JEAN-PIERRE ULDRY

En abordant l'histoire fribourgeoise et le chanoine Fontaine en particulier, j'ai découvert un homme énigmatique pour beaucoup, méconnu par ses contemporains et fort peu compris de ses successeurs. Le radicalisme de 1848 et les émules du D^r Berchtold ne virent en lui, et pour des fins politiques momentanées, que l'esprit libéral et frondeur d'un ecclésiastique en désaccord avec ses supérieurs hiérarchiques : le mordant chanoine fut un excellent prêtre qui, à la manière du Père Girard, a œuvré dans la perspective d'un monde nouveau en gestation. En rupture avec les concepts traditionnels d'une société dont il dénonce l'esprit conservateur rigide et dogmatique, Fontaine heurta chez ses contemporains des sentiments contraires aux siens, des opinions routinières, des esprits timorés et parfois des adversaires encore tout-puissants. A la charnière de l'Ancien Régime et de l'époque moderne, la Révolution suscita une élite intellectuelle trop précoce, vite étouffée par l'emprise collective d'une société difficile à ébranler ; sur les traces de Montaigne, le chanoine a persisté à croire que « c'est dans la demi-connaissance des choses que naissent les erreurs qui troublent le monde ». A l'approche de la Révolution, on sent dans la société une profonde soif de connaissances nouvelles, des aspirations multiples que les cadres vieillissants des institutions n'arrivent plus à satisfaire. Dans un réflexe d'autodéfense, l'Ancien Régime se mit à suspecter sans nuance et sous prétexte d'irrégion tout homme cultivé qui se considérait homme de lettres, se souciait d'instruction, se piquait de philosophie, appréciait l'histoire, souscrivait à l'émulation générale et abordait avec des vues neuves l'étude des sciences : botanique, géologie, mathématiques, médecine.

¹ Cette étude résume un mémoire de licence portant sur le même sujet, présenté en 1965 à la Faculté des lettres après avoir été préparé sous la direction de M. le professeur R. Ruffieux, mémoire qui est déposé aux AEF.

La Révolution crée un avant et un après : fort peu de Fribourgeois ont saisi l'ampleur du phénomène et sa complexité. Une petite minorité groupée autour du Père Girard, du chanoine Fontaine, de Julien-François d'Appenthel et de l'énigmatique Montnach, le restaurateur du Congrès de Vienne en 1815, eut tôt fait de passer pour révolutionnaire, cellule destructrice de l'ordre social immuable qui existait. C'est à l'ombre du Père Girard, qu'il est intéressant d'étudier les véritables précurseurs de notre célèbre fondateur des écoles fribourgeoises ; c'est là que Charles-Aloyse Fontaine prend toute sa valeur. A l'égal de son cousin, le chanoine appartient à cette catégorie d'hommes qui tout en dominant leur époque, son formalisme et ses préjugés, ont pleinement vécu les changements apportés par la Révolution. En avance sur leur temps, et pour cela mal compris de leur vivant, ils ont été sensibles aux bouleversements de la société, ils ont été marqués par l'agitation des esprits, ils ont espéré et souhaité la transformation religieuse, morale et intellectuelle de leur patrie. Homme qui s'adapte aux circonstances, Fontaine a vraiment été de son temps : le sens précis qu'il donna à toute son activité religieuse, pédagogique, littéraire et scientifique détermina une attitude personnelle tournée vers le progrès que nul échec ne parvint à ébranler. Sorti de son pays pour aller étudier en Allemagne et en France, le chanoine en garda une ouverture sur le monde qui contrastait avec le repliement sur soi de l'élite fribourgeoise : il aime profondément son pays et se met, à son retour, en devoir de le réveiller. S'il juge parfois durement sa terre natale, il souffre profondément en constatant le retard tant intellectuel que social de sa patrie. Aussi multiplie-t-il les avertissements et dénonce-t-il sans relâche les abus qui, maintenus, finiront par rendre la Révolution inévitable et destructrice. Bien avant 1798, le chanoine avait montré qu'il n'appréciait pas spécialement les gouvernements de type aristocratique ; la Révolution lui permet d'agir : ses initiatives pédagogiques ne se comptent pas ; son penchant pour une nouvelle réorganisation des diocèses ecclésiastiques n'est plus un mystère ; imprégné par l'idée égalitaire de la Révolution, il propose la suppression des dîmes et la redistribution des charges féodales dans un sens plus conforme à l'équité ; il admet enfin implicitement la nécessité de séparer le temporel de ce

qui est vraiment spirituel; il prône surtout l'éducation populaire permettant à chacun d'obtenir la place qu'il mérite selon son talent qui ne dépend pas d'une illustre naissance... En œuvrant dans ce sens, Fontaine comme le Père Girard a subi le reproche d'hérétique, de destructeur de la religion, d'illuminé franc-maçon.

Le chanoine avait une grande passion: la vérité, que ce soit en religion, en pédagogie, en philosophie, en histoire et en sciences. Il n'ignore pas que la vérité est multiple dans ses formes d'expression; mais l'homme sera, selon lui, coupable de refuser de s'en approcher. Il n'accordera par exemple que peu de crédit à une légende qui ne se vérifie pas, ira jusqu'à dénoncer l'usage religieux qui tourne à la superstition, fera rechercher en France sous l'épiscopat de Monseigneur de Lenzbourg l'historicité de certains saints qui seront insérés dans le *Bréviaire lausannois* qu'il veut remettre en honneur. De fait, le chanoine souhaite une religion qui se mette en accord avec la réalité des faits et la marche du progrès.

Esprit critique, polémiste parfois, Fontaine s'est toujours efforcé, à contre-courant de l'opinion traditionnelle dominante, de redresser les erreurs de certains principes devenus pour lui incompatibles avec l'évolution de la société et de ses institutions. Ecclésiastique libéral, favorable à une évolution plus qu'à une révolution, le chanoine défend avec passion ses nombreuses idées: en religion, il refuse tout formalisme et abhorre tout ce qui a couleur de superstition; il admet davantage l'importance de la morale dans la vie de l'homme; il accorde un certain crédit philosophique à Kant; en littérature, il s'inspire de l'Allemagne et de la France; sa très riche bibliothèque où les nombreuses notes personnelles fourmillent pourrait à elle seule nous livrer bien des secrets; on découvre un autodidacte qui possède parfaitement le latin, l'allemand et le français et même de bonnes notions d'hébreu afin d'être à même de remonter aux sources de l'Écriture sainte; érudit assoiffé de connaissances, le chanoine estime qu'il n'y a aucun livre parfait; il n'y en a toutefois aucun dont on ne puisse à la lecture tirer quelque profit. Qu'importe la croyance de l'auteur: catholique, protestant ou juif, républicain ou royaliste, cela ne doit pas empêcher le lecteur d'y trouver quelques satisfactions, pour autant que son esprit soit exercé à la saine critique! En pédagogie, le chanoine

souhaite un enseignement selon le cœur, et par là il s'oppose directement à l'école scholastique traditionnelle. Fontaine est également ouvert à la science et l'histoire le passionne. Il nous a laissé une immense compilation qui aujourd'hui encore atteste son sens critique et la valeur de ses sources. Le Musée d'histoire naturelle doit le compter parmi ses fondateurs; il possédait une très riche collection minéralogique et un magnifique herbier. Il fut d'ailleurs le premier Fribourgeois à faire partie de la Société helvétique des sciences naturelles, qui le reçut comme membre de la section de botanique à Genève en 1815.

En définitive, Fontaine fut soucieux de tempérer les effets de la Révolution. Tout en voulant se faire le champion du juste milieu, le médiateur entre le passé et le futur, le chanoine s'est prononcé pour l'avenir: il a désiré et suscité de nombreux enthousiasmes pour une éducation nouvelle; il a prêché la tolérance dans un pays divisé sur le plan confessionnel; il a voulu amener ses concitoyens à mieux connaître un monde que lui-même sent en pleine transformation. Il ne suffisait plus au chanoine d'apprendre de mémoire, il fallait également juger les choses et les hommes, au besoin avoir le courage de rectifier les habitudes, les coutumes et les usages d'une société en décadence. Ces aspirations nouvelles n'ont pas été comprises si l'on en croit le témoignage du chanoine lui-même: «Il est très singulier que par quarante-trois ans de travaux consécutifs dans la même ville, je n'aie pas encore pu fixer l'opinion publique sur mon compte. Il est des gens qui m'habillent en demi-saint et ils se trompent. D'autres au contraire m'habillent en diable et ils se trompent encore, car je n'irai point sans doute accuser leur erreur d'être volontaire. Cependant, à moins que mon miroir ne soit un menteur, il me semble que le dernier de ces costumes me va encore plus mal que le premier.»¹

Fontaine ne pensait certainement pas provoquer seize ans après sa mort ce jugement du Dr Berchtold: «Toute la vie de M. Fontaine est un antagonisme perpétuel entre une raison éclairée et un caractère timide, entre l'éducation qui pervertit et la réflexion

¹ FONTAINE. *Catalogue des Scholarques*, p. 26.

qui ravise, entre l'esprit de libre examen et une conscience timorée; en un mot entre la foi et le doute, l'instinct et la doctrine, l'autorité de la parole et celle de la pensée... Mais le plus souvent, on voit le chanoine Fontaine viser à une conciliation entre le progrès et l'intégrité des doctrines catholiques. Le développement de l'instruction publique dans le canton de Fribourg est en quelque sorte l'axe fixe autour duquel sa noble carrière a erré.»¹

Que fut en réalité le chanoine Fontaine? Nulle biographie ne permet pour l'instant de le dire avec exactitude. Parmi les études intéressantes, il convient de citer l'article d'Auguste Schorderet dans les *Annales* de 1920² et les thèses sur l'école fribourgeoise de Mgr Dévaud³ et de Louis Sudan⁴. Ces deux ouvrages débouchent malheureusement presque essentiellement sur la personne du Père Girard, sommet d'une évolution qui lentement se manifestait et dont il a récolté les fruits. Le Père Girard est l'aboutissement de tout un courant préparatoire: la Révolution vint balayer l'Ancien Régime avec d'autant plus de facilité que les tendances nouvelles et l'esprit libéral avaient déjà pénétré chez nous. Sa diffusion, bien que fortement freinée dans la citadelle conservatrice de Fribourg, progressait: la découverte de la loge maçonnique de Gottrau-Trefaye, la révolution de Nicolas Chenaux, l'activité du club helvétique à Paris, l'intense travail de réaction déployé par l'émigration française à Fribourg suffirent à démontrer que derrière un pays en apparence calme l'agitation se préparait.

Charles-Aloyse Fontaine est né au cœur de la cité en 1754; sa famille en possédait la bourgeoisie depuis 1693. De son ascendance, il gardera une profonde marque: il se placera du côté de la bourgeoisie montante contre l'oligarchie aristocratique du gouvernement des Secrets, souhaitant la réforme de nos institutions aux

¹ BERCHTOLD. *Notice biographique sur M. le chanoine Fontaine*, Fribourg 1850, p. 25.

² SCHORDERET. *Notes sur le chanoine Fontaine*, *Annales fribourgeoises*, 1920.

³ EUGÈNE DÉVAUD. *L'école primaire fribourgeoise sous la République helvétique (1798-1803)*, Fribourg 1903. Thèse.

⁴ LOUIS SUDAN. *L'école primaire fribourgeoise sous la Restauration (1815-1830)*, Paris 1934. Thèse.

structures étroites et restrictives. Sa première formation, le chanoine la doit à sa famille, à son oncle Gady¹, aux Jésuites enfin. Au Collège, il apprend les rudiments classiques et trouve sa vocation. Il est bon de remarquer le retour de l'influence française au détriment de l'allemand, puisque de nouvelles classes françaises sont créées. Cependant c'est en Allemagne que Fontaine poursuit ses études et fait son noviciat. Il passe à Landsberg, Munich et Ingolstadt. Ce temps passé hors de son pays fut, je crois, décisif dans l'orientation spirituelle et intellectuelle du jeune ecclésiastique: on peut citer entre autres l'influence profonde qu'exerça sur Charles-Aloyse l'enseignement du Père Benoît Stattler² qui, selon de récents biographes, a réveillé, dans l'Allemagne catholique, la réflexion et la pensée personnelle qui étaient endormies. Fontaine ne termine pas ses études en Allemagne: la bulle de Clément XIV, *Redemptor noster*, supprimant en 1773 la Compagnie de Jésus, oblige le jeune ecclésiastique à rentrer au pays. A Fribourg, l'enseignement au Collège se trouve désorganisé, quand bien même de nombreux Jésuites ont pris l'habit séculier et continuent d'exercer leurs fonctions. Dès son retour, le chanoine se voit offrir la classe des rudiments. Sans avoir la prêtrise, il prodiguera au Collège un enseignement de six ans (1773-1779). Ordonné prêtre, Fontaine décide de partir pour la France. Pendant deux ans, il suivra des cours au Collège du Chardonnet à Paris: nous n'avons pas plus de renseignements sur son enseignement au Collège que de son passage en France. Le chanoine ne participa pas aux événements de Nicolas Chenaux, mais précipita son retour en apprenant sa nomination à la Collégiale de Saint-Nicolas, grâce, pense-

¹ François-Marc-Ignace Gady (1711-1793). Oncle du chanoine. Avoyer de Fribourg (1752-1792), il joua un certain rôle dans la lutte entre le patriat et la noblesse. Son fils Ignace fut, avec Fontaine et Girard, un des créateurs de la Bibliothèque cantonale actuelle, DHBS, *art. Gady*.

² Benoît Stattler S.J. (1728-1797). Théologien allemand et professeur de philosophie, il fut un des maîtres influents du chanoine. Travailleur acharné, dépourvu d'habileté politique, il publia de nombreux ouvrages dont certains furent mis à l'Index. Polémiste, il donna son avis sur tous les problèmes de son temps et se créa ainsi des amis et des adversaires passionnés. (DTC = Dictionnaire de théologie catholique.)

t-on, à l'influence de son oncle Gady. Charles-Aloyse est désormais en place : âgé de 28 ans, il est solennellement installé le 27 juin 1782 ; son poste est relativement important, car à l'époque le Chapitre de la Collégiale était encore assez indépendant de la hiérarchie et les conflits avec l'Evêché étaient fréquents. Dès ce moment, les qualités du chanoine peuvent pleinement s'exprimer, mais il faudra attendre la grande tourmente de la Révolution pour le voir réaliser pleinement une œuvre de pionnier, attestant par là les diverses influences reçues au cours de sa formation. Toutefois, Fontaine n'aurait pas passé en 1798 pour révolutionnaire si son attitude antérieure ne l'avait point rendu suspect et déjà suscité d'acribes critiques.

Sous l'épiscopat de Monseigneur de Lenzbourg que le chanoine apprécie beaucoup, Charles-Aloyse a l'occasion de donner toute sa mesure ; ce prélat peut d'ailleurs être considéré comme le dernier évêque fribourgeois se rattachant à la ligne d'un Tiers Parti catholique ; sans avoir conscience de former une troisième force dans l'Eglise, cette tendance modérée s'orienta vers un humanisme ouvert. Elle accepte la réorganisation interne de l'Eglise, la réforme liturgique et prêche un juste milieu qui évita toujours de prendre parti dans la querelle qui opposa si longtemps les extrêmes de l'école jésuitique et janséniste¹.

De 1782 à 1798, l'activité du chanoine sera remarquable. Archiviste et secrétaire, il rédige en latin le nécrologe et une nouvelle Constitution plus libérale pour le Chapitre de la Collégiale ; doué pour le chant, le Grand Conseil fribourgeois le nomme Grand-Chantre en dignité et, quelques années plus tard, Archidiacre (1787). Bibliothécaire du Chapitre, il se passionne pour les livres et l'histoire. En 1783, Monseigneur de Lenzbourg, qui possède une grande confiance dans le talent du nouveau chanoine, l'invite à rédiger un nouveau *Bréviaire lausannois* destiné à remplacer une édition vieillie qui de plus se faisait rare ; Fontaine en profite pour glisser quelques nouvelles formules utilisées dans le modèle parisien qu'il a dû consulter lors de son séjour en France. Imprimé en 1787, en

¹ Voir à ce propos : EMILE APPOLIS, *Entre Jansénistes et Zelanti, le Tiers-Parti catholique*, Paris 1960.

partie aux frais du chanoine après de multiples difficultés, le *Bréviaire lausannois* fut définitivement interdit en 1857 par Monseigneur Marilley et Pie IX¹.

En 1783 encore, Fontaine succède au futur Monseigneur Odet comme membre de la Chambre des Scholarques qui, aujourd'hui encore, porte ce nom. Là aussi, il fait preuve de modernisme, proposant en 1804 un nouveau statut à l'approbation des membres de cette institution chargée de promouvoir «l'émulation scolaire». La Chambre n'eut jamais sur le rapport de l'enseignement une influence prépondérante et encore moins exécutive, l'autorité réelle revenant exclusivement à l'Eglise et au chef du diocèse.

Toujours en 1783, le chanoine reçoit des félicitations pour son étude tendant à fixer la date de la dédicace de la Cathédrale de Lausanne, événement qui fut marqué par la rencontre du pape Grégoire X et de l'empereur Rodolphe de Habsbourg. Les années suivantes, le chanoine commence ses vastes compilations qui comprennent essentiellement les Comptes des Trésoriers de la ville de Fribourg en trente-quatre volumes et sa collection diplomatique en vingt-quatre volumes. En 1786, il écrit le texte accompagnant les dessins d'après nature du peintre Curty relatant les découvertes antiques faites à Avenches.

L'œuvre la plus remarquable avant 1798, la réalisation du *Bréviaire lausannois* mise à part, demeure sans conteste son plan de réforme pour l'enseignement et la construction d'un séminaire². De ce texte encore trop méconnu, on peut faire ressortir toutes les idées que le Père Girard exprima dans son plan d'éducation qu'il proposera vers 1800 à Philippe-Albert Stapfer³, ministre des Arts et des Sciences de la République helvétique. Il faut reconnaître que le célèbre Cordelier saura mettre davantage à profit les idées

¹ *Breviarium Lausannense 1787*. Annoté par Fontaine. BCU.

² FONTAINE. *Réflexions impartiales sur la nécessité de l'établissement d'un séminaire et d'une réforme dans l'enseignement public, suivies d'un plan raisonné et des moyens d'exécuter l'un et l'autre, rédigées en 1789*, 179 p. Ms.

³ Philippe-Albert Stapfer (1766-1827). Ministre des Arts et des Sciences de la République helvétique (1798-1800), il montra une fébrile activité et mit en projet une vaste réorganisation de l'instruction publique en Suisse, DHBS, *art. Stapfer*.

nouvelles; avec plus de bonheur pédagogique, le Cordelier fera fructifier des principes dont l'invention revient pour une grande part à Fontaine lui-même; par l'entremise du chanoine qui a su préparer l'éclosion de l'école nouvelle, l'enseignement fribourgeois atteindra sous la baguette du Père Girard un éclat international que longtemps sa propre patrie lui refusera.

Si nous ajoutons au dynamique chanoine des qualités de poète en son temps de jeunesse, une vaste culture générale, si l'on en juge par la bibliothèque de trois mille volumes au moins qu'il s'est constituée, et une grande capacité de travail, si l'on considère ses recueils de sermons, ses exercices de piété, sa théologie pastorale, sa méthode de catéchisation, il faut admettre que le chanoine fait partie de l'élite fribourgeoise et que ce privilège n'est pas donné à tout le monde.

La vraie valeur de notre savant fribourgeois prend tout son sens, si l'on pense qu'il fut parmi les rares citoyens de la ville à avoir senti le besoin de réforme avec la volonté de préparer l'avenir qui mènera au Père Girard et à la fondation de l'école fribourgeoise moderne. Pour le chanoine, la nécessité d'une évolution s'imposait en religion d'abord, après la stagnation du XVIII^e siècle et les débordements de l'école scholastique et casuiste; en pédagogie ensuite, afin de préparer les hommes aux tâches nouvelles d'une société en pleine transformation. Fontaine avait compris ces deux éléments — religion et éducation — dans un sens plus large et surtout plus libéral: il souhaitait mettre la religion — sans pour autant abandonner la vérité fondamentale du dogme révélé — en accord avec la transformation des mœurs, des idées et des usages d'une société aristocratique en déclin. En admettant l'évolution de son temps, le chanoine se décidait à préparer une jeunesse qui devait rester foncièrement chrétienne et fidèle à ses engagements; il ajoutait toutefois un élément supplémentaire essentiel: la jeunesse doit être capable d'affronter avec plus d'énergie et de clairvoyance les réalités d'un pouvoir terrestre. Les préoccupations sociales et matérielles ne sont pas exemptes de son programme: la religion ne doit plus couvrir les manquements aux réalisations terrestres, ni servir d'oreiller de paresse ou d'excuses à l'introduction de toute nouveauté ou encore au maintien des privilèges de

classes. On voit combien le chanoine se situe en avance sur son temps et pourquoi il eut des ennemis acharnés à le perdre, non par mauvaise foi, mais simplement parce que la Révolution était pour eux un phénomène passager qui ne devait avoir aucun lendemain.

Il a fallu en effet l'invasion de 1798 pour permettre au chanoine d'imposer momentanément dans les faits des idées et des pratiques nouvelles qui, pour de très nombreux concitoyens, parurent hérétiques et anarchiques. Dès que les armées françaises eurent en janvier 1798 envahi la Suisse et renversé les régimes aristocratiques du pays, Fontaine s'associe à l'ordre nouveau qui partout tente de s'installer¹. En 1798, il est connu pour ses sympathies françaises et se fait l'interprète de l'autorité ecclésiastique auprès du général Pijon qui vient de prendre la ville. Le 9 avril, Fontaine prononce l'allocution de circonstance au cours de la cérémonie religieuse et officielle qui consacre la mise en place des nouvelles autorités: il invite chacun à oublier les malheurs présents afin de faire taire les dissensions nuisibles à «la régénération civile qui doit être également la régénération du christianisme parmi nous, par le règne universel de la charité»². Dans le courant de l'année, Fontaine défend avec le Père Girard et Jean de Montenach le projet de serment civique qu'ils feront accepter dès le mois d'août à Monseigneur Odet. En automne, les autorités de la République helvétique font parvenir au chanoine une lettre qui l'introduit comme membre du Conseil d'éducation: cette nomination d'un ecclésiastique par une autorité civile dans un domaine où jusqu'alors l'Eglise se réservait tous les droits ouvre la porte à toutes les sources de conflits qui opposeront l'Eglise et l'Etat durant le XIX^e siècle. Les ennuis commencent rapidement pour le chanoine: on peut dire que jusqu'à sa mort, il ira désormais d'échec en échec. Toujours sur la brèche, il ne cessera pourtant pas un instant de défendre la cause pour laquelle il consacre tout son idéal; sans

¹ FONTAINE. Voir en particulier: *Discours prononcé dans l'église collégiale et paroissiale de la commune de Fribourg en Helvétie...* 9 avril 1798. Proclamation du Conseil d'éducation. Janvier 1799 (Mélanges fribourgeois).

² FONTAINE. *Discours*. 9 avril 1798. *Op. cit.*

trêve, il soutiendra l'école nouvelle dirigée dès 1804 par le Père Girard, son cousin et son meilleur ami. A la tête du Conseil d'éducation, Fontaine multiplie, dès 1799, proclamations au peuple et encouragements aux responsables locaux, ecclésiastiques et civils, dans l'unique intérêt de sortir l'école fribourgeoise du marasme où l'avait maintenue l'Ancien Régime à son déclin. En vain! Le Conseil d'éducation sera lui aussi une victime de la haine qui finit par englober le Régime helvétique et ses institutions trop centralisatrices heurtant de front une psychologie populaire encore peu en état de recevoir et d'accepter de profondes réformes de structure. En parcourant la correspondance du chanoine et du Ministère des arts et des sciences, on découvre de très nombreux passages où le chanoine souligne les difficultés insurmontables auxquelles il se heurte: en religion comme en pédagogie; par le manque de zèle et la peur de ses collaborateurs; enfin à cause de l'étroitesse d'esprit avec laquelle ses adversaires s'adonnent sur lui.

Une des premières résistances vient du clergé alarmé par des mesures centralisatrices, la perte d'un nombre important de privilèges, du revenu des dîmes et autres émoluments. La méfiance, puis l'hostilité, est encouragée par le mutisme de l'évêque, Monseigneur Odet. Celui-ci, après avoir fortement attendu, se targuera d'avoir le clergé entier à sa disposition pour condamner l'institution scolaire nouvelle. Il est vrai, et cela fut probablement déterminant, que le Régime helvétique fut incapable d'asseoir son autorité dans le peuple; dès lors toute collaboration avec les institutions ecclésiastiques était vouée à l'échec, car l'Eglise se sentait certainement la plus dépouillée par la Révolution. Le Collège Saint-Michel, forteresse du catholicisme à l'égal du Collège d'Augsbourg, nous raconte le Père Girard, fit preuve d'une intransigeance dogmatique telle que toute incitation à la réforme n'eut pour résultat que d'ancrer plus profondément cet institut dans sa vocation conservatrice. La tentative de transférer cet établissement aux Cordeliers en 1799, en accordant à ces Pères la desservance de «la paroisse du Haut», souleva une tempête de protestations, brouillant momentanément Fontaine et Girard.

Le 30 mars 1799, dans les environs de Zurich, les troupes françaises de Masséna sont sérieusement accrochées par les armées

de l'archiduc Charles¹ d'Autriche. Ce dernier inonde la Suisse de proclamations promettant le retour à la liberté et aux anciennes institutions fédérales. Voilà qui est trop pour le bouillant chanoine, momentanément aveuglé par ses passions républicaines et le sentiment pénible que tout retour au passé équivaut à la destruction de toute l'œuvre réformatrice permise par la Révolution dont il faut toutefois tempérer les effets extrêmes. En juin 1799, Fontaine prend une initiative qui lui sera longuement reprochée, même par ses meilleurs amis. Dans un pamphlet anonyme, il répond à l'archiduc en qui il reconnaît « l'aigle d'Autriche »² qui n'a pas encore abandonné ses prétentions sur notre pays. Un abandon aux promesses fallacieuses des Habsbourgs équivaut dans les circonstances présentes à choisir un remède pire que le mal. Tous les contemporains ont reconnu le chanoine « à la pureté de son style et à la sublimité de ses idées »³. Cette adhésion républicaine enflammée n'eut pas l'heur de plaire à Jean de Montenach, au Père Marchand, Cordelier, et même au Père Girard. Dès la fin juin, ils publièrent une seconde lettre anonyme à l'archiduc, pamphlet violent et pastiche virulent des attitudes et options de Fontaine : celui-ci y fait acte d'humilité, rétractant entièrement son opinion précédente, confessant publiquement ses fautes⁴.

Au cours de l'année 1800, Charles-Aloyse fait encore parler de lui à la tête d'un Conseil d'éducation en perte de vitesse. Il stimule en vain les bonnes volontés et ne parvient pas à enrayer les démissions dont le rythme ne fait que s'accroître. Le président du Conseil ne pourra satisfaire Stapfer dont l'enquête sur l'état de nos écoles ne lui sera jamais remise, les papiers ayant été égarés

¹ Prince de Habsbourg (1771-1847). L'archiduc Charles fut un des meilleurs généraux autrichiens. Présent à de nombreuses grandes batailles contre Napoléon, il tint en particulier Masséna en échec dans la région de Zurich. Ce dernier, duc de Rivoli et maréchal de France, avait été surnommé par Bonaparte « l'enfant chéri de la victoire », cf. *Larousse*.

² *Réponse d'un citoyen helvétique au prince Charles d'Autriche*. Fribourg 15 juin 1799, p. 5. Ce pamphlet est l'œuvre de FONTAINE.

³ *Seconde lettre d'un citoyen helvétique au prince Charles d'Autriche*. 24 juin 1799, p. 2. Pamphlet de MONTENACH, MARCHAND et GIRARD.

⁴ *Ibidem*.

dans les bureaux de la Chambre administrative. Fontaine, payant de sa personne, lui fera parvenir des renseignements fragmentaires, parfaitement inutiles, car depuis 1798, avoue-t-il, les responsables ne font que changer et aucune organisation scolaire n'a pu s'imposer dans le canton.

En août 1800, le chanoine devient un nouvel objet de querelle, lorsqu'il fait paraître un petit ouvrage sur «la Tolérance religieuse d'après les lumières de la raison», dédié aux autorités helvétiques afin de les aider à maintenir la paix confessionnelle au milieu du bouillonnement des passions. Le curé Fracheboud de Villaz-Saint-Pierre ouvre la querelle en réfutant les allégations monstrueuses du chanoine, illuminé et hérétique, «qui doit nous donner de justes alarmes et de grandes craintes pour la foi, les mœurs et la religion dans notre diocèse»¹.

En fait, deux tendances s'affrontent : la tendance libérale du chanoine, tentée par la nouveauté et le progrès vers une évolution nécessaire, et la ligne conservatrice, tenant d'un ordre d'Ancien Régime. D'un côté, il y a la conscience du problème et des dangers d'identifier toutes les activités humaines et les affaires civiles à la religion immuable ; tout le conflit latent des relations de l'Eglise et de l'Etat est déjà en cause. De l'autre côté, il y a l'esprit de la tradition vénérable, qu'il faut maintenir, où se mêle une hantise de l'erreur que l'on pourrait laisser passer et par là une hostilité à tout ce qui est nouveauté et incertitude.

Suspect à l'orthodoxie fribourgeoise qui, peu à peu, parvient à faire partager ses craintes à Rome, le chanoine, devenu vice-président du Conseil d'éducation et président de fait, lutte contre la désagrégation de son œuvre et le découragement qui s'empare de ses amis. Les appels au patriotisme ne parviennent pas à compenser les départs, et surtout pas le passage déclaré dans l'opposition de Monseigneur Odet, allant finalement jusqu'à demander le départ implicite des ecclésiastiques Fontaine, Marchand et Zillweger, «qui tiennent leur pouvoir des autorités civiles seules» sans le consentement de l'Evêché lésé dans son droit le plus essentiel :

¹ Arch. Evêché Frib., Fonds Villaz-St-Pierre (Fracheboud à Mgr Odet, 22.1.1801).

le contrôle de l'éducation et de l'instruction du peuple. Contrairement à Mgr Dévaud, je pense que le mandement *Constitutio Reverendissimi...* du 15 mai 1801 vise directement les trois ecclésiastiques du Conseil qui finissent par envoyer une lettre de démission en date du 27 mai. En protestant vigoureusement contre les menées de Monseigneur Odet, Fontaine ira jusqu'à écrire au ministre des Arts et des Sciences que ce prélat est «sa principale pierre d'acchoppement»¹.

De mai à août 1801, la querelle s'envenime encore. Le chanoine est soutenu par les autorités helvétiques, alors que l'évêque, par le truchement de circonstances favorables, reprend peu à peu ce qu'il a dû abandonner à la Révolution. La Constitution de la Malmaison accordant davantage au fédéralisme que le Directoire helvétique, Monseigneur Odet essaie d'obtenir des autorités cantonales la suppression du Conseil d'éducation. La manœuvre échoue en août 1801 et le prélat ne fera paraître son mémoire que l'année suivante. Malgré cette victoire à laquelle Fontaine a pris une grande part pour emporter la décision de la Diète cantonale, les circonstances ne travaillent pas en sa faveur. Dès la fin de l'année, l'existence du Conseil est précaire, car la plupart des membres ont renoncé à leur mandat pour des motifs spécieux. Si le 1^{er} avril 1802, on peut lire la dernière mention du Conseil laissée au protocole, son activité durera jusqu'à la chute finale de l'Helvétique. Le chanoine est pratiquement tout seul, faisant remarquer à la Chambre administrative que «pour être Président, il faut avoir des présidés»².

L'Acte de Médiation maintient toutefois le Conseil d'éducation qui disparaîtra officieusement et pratiquement en 1804 à la demande de Monseigneur Guisolan, successeur de Monseigneur Odet, pour renaître en 1816 seulement. Fontaine est exclu de ce Conseil: de 1803 à 1806, il vouera tous ses soins à la réorganisation de la Chambre des Scholarques avant de reprendre une place en vue à la «Schulherrn», Chambre des écoles de la ville seulement, en activité jusqu'en 1816.

¹ AF Berne, RH (Rép. helvétique) 1437, 111 (Fontaine à Füssli, 2.6.1802).

² AEF, Man. ch. adm. 1802 N° 354. Démission de Fontaine, le 18 juin 1802.

Le revers le plus grave subi par le chanoine réside dans l'élection de Monseigneur Guisolan, le confesseur du landammann Louis d'Affry, qui, sur l'ordre de Napoléon, avait reçu pour tâche la pacification des partis et des esprits. Le chanoine avait espéré le succès du Père Girard dont les larges vues concouraient si bien aux siennes. «Si le Père Girard avait été élu, écrit-il à Mgr Wessenberg¹ de Constance, que les affaires tourneraient autrement...»

La période de bouillante activité du chanoine, dont certains aspects confinent à l'acceptation de la Révolution, prend fin avec la Médiation dans ce qu'elle a de plus hardi: sans soutien fédéral aussi marqué, le chanoine est obligé de renoncer à ses conceptions pédagogiques nationales et unitaires pour se vouer désormais au développement de l'école primaire de sa ville, reprise par le Père Girard dont il a reconnu les immenses qualités, l'ayant présenté à Stapfer comme «Notre homme universel»².

A partir de 1803, il devient difficile de suivre les étapes du chanoine. Autant les années révolutionnaires furent prolixes en proclamations de toutes sortes, autant la Restauration devient muette et les documents fragmentaires. On perçoit la trace du chanoine dans son activité de Scholarque, puis à la Chambre des écoles de la ville dont il sera le président de 1806 à 1816; il ramène ainsi son activité au plan municipal — foyer du libéralisme — après avoir échoué à l'échelon cantonal.

En 1812, le chanoine se retrouve parmi les fondateurs de la Société économique, noyau de notre Bibliothèque cantonale actuelle, et réalise un rêve datant de 1789 au moins. De mars à avril 1816, il exposera aux membres de la société les fruits de ses patientes recherches; son récit des écoles fribourgeoises apporte vraiment quelque chose de neuf et de valable à l'histoire de notre

¹ Théologien allemand (1774-1860). Wessenberg fut le grand correspondant de Fontaine. Elève de Sailer, Wessenberg devint vicaire général de Constance. Son élection comme coadjuteur fut cassée par Rome avec qui il eut de nombreux démêlés. Il fut le grand vaincu du Congrès de Vienne et sévèrement jugé en tant que théoricien du libéralisme antiromain et dernier tenant du fébronianisme militant. DTC.

² AF Berne, RH 1437, 8 (Fontaine à Stapfer, 11.1.1799).

canton: une critique sociale et un enseignement, que Berchtold, Daguet et Mgr Dévaud sauront utiliser avec profit.

Dans ce cadre favorable, il faut pourtant insérer des événements qui peu à peu deviendront douloureux pour le chanoine et son idéal. Le Congrès de Vienne semble consacrer en 1815 la défaite complète du libéralisme. L'élection de Monseigneur Yenni, décidée dans les coulisses du Congrès et après de nombreuses et obscures tractations, se fit contre le chanoine Fontaine d'abord, le Père Girard ensuite, curieusement présentés par Jean de Montenach; l'énigmatique délégué fribourgeois avouait alors ouvertement ses tendances conservatrices et ne cachait pas son admiration au patriat bernois, le plus notoirement Ancien Régime de Suisse. La désignation de Monseigneur Yenni, aux attaches ultramontaines, survenant après le rétablissement des Jésuites en 1814, ne devait pas manquer d'avoir de profondes répercussions sur le plan fribourgeois et renforcer l'emprise de la Restauration dans le pays. La collusion des intérêts de l'Etat redevenu patricien et de l'Eglise, l'action spécifique des ultramontains du Collège, des membres de la Correspondance ecclésiastique (société secrète), de J.-J. Dey en particulier et du mystérieux chanoine Wully¹ ne tardèrent pas à rendre l'opposition aux principes libéraux et pédagogiques du Père Girard de plus en plus rigoureuse. L'école du Père Girard, déjà menacée, était condamnée dès 1818. Sans suspecter un seul

¹ Jean-Joseph Dey. Curé d'Onnens, professeur au Collège puis curé de Lausanne, il fut un initiateur des études historiques dans notre canton. Personnage mal étudié; il appartient vraisemblablement à l'aile très conservatrice et ultramontaine du catholicisme fribourgeois au XIX^e siècle, DHBS, *art. Dey*.

Le chanoine Wully (1778-1833). Secrétaire à la Nonciature de Lucerne, puis chancelier de l'Evêché de Lausanne. Il fut un très ardent partisan du rappel des Jésuites, mettant tout en œuvre pour la cause de la Restauration, DHBS, *art. Wully*.

La Correspondance ecclésiastique est un groupement ecclésiastique secret avec un code basé sur le nom des tribus juives et une société réunissait les ecclésiastiques à tendance ultramontaine et conservatrice. Le but avoué était de parler religion, mais pour mieux préparer une restauration politique. Wully et Dey en sont les principaux animateurs.

instant la sincérité de Monseigneur Yenni, ni son attitude souvent proche de la sainteté, il faut reconnaître que le vote du retour des Jésuites en septembre 1818, pleinement recommandé et approuvé par le prélat, pèsera lourdement sur l'avenir du Père Girard et de son école. L'attitude profonde de Fontaine en face de ces événements ne peut être déterminée à coup sûr. S'est-il opposé au retour des Jésuites? Les a-t-il approuvés dans certains domaines? Les a-t-il suivis dans leurs options politiques indirectes? En 1850, seize ans après sa mort, la personnalité du chanoine a servi la défense et des conservateurs et des radicaux. Il y a une énigme qui repose, je crois, sur l'incompréhension que les Fribourgeois des deux camps ont manifestée à l'homme et à l'œuvre. Selon Daguët, le discours antijésuite de l'archiviste Stutz contre les Jésuites auraient été directement inspiré par le chanoine. Le document est malheureusement introuvable.

De 1818 à 1823, Fontaine continue inlassablement à s'occuper des écoles fribourgeoises: il fait partie comme commissaire d'instruction de l'arrondissement de Fribourg de la délégation chargée de veiller au développement intellectuel de la ville; il rédige en particulier le rapport de 1821 sur l'état de l'instruction avec des louanges particulières sur l'enseignement mutuel partout où cette méthode a été introduite. En 1823, les représentations de Monseigneur Yenni contre la méthode du Père Girard aboutissent à la suppression de l'école du Cordelier. Fontaine donne alors une dernière fois sa démission: l'idéal de sa vie, ses luttes, ses espoirs ont été anéantis. C'est un chanoine accablé qui se retire de la vie publique fribourgeoise. «Ma conscience ne me permet pas, écrit-il, de prendre part à cette œuvre de destruction. Tout ce que la charité chrétienne me prescrit ici, c'est de faire des vœux pour que les auteurs de cette mesure soient moins criminels aux yeux de Dieu qu'ils ne le sont aux miens..»¹ Ce grand malheur ne fut pas le seul à ternir les vieux jours du chanoine. En 1822 déjà, et toujours pour des raisons politiques, il se voit préférer le chanoine Fivaz, ultramontain notoire, au titre de prévôt auquel il aurait

¹ Musée péd., Coll. Girard. BCU. *Mémoire Fontaine à Mgr Yenni*, 1827.

normalement droit. En 1829, Fontaine refusera une réparation tardive et le titre honorifique de doyen, pour raison de santé et peut-être par amertume.

Malgré ses déboires, il sut montrer une grandeur d'âme digne d'éloge. Il lègue en 1824 aux Jésuites son magnifique cabinet d'histoire naturelle et minéralogique — noyau de notre Musée de Pérolles —; une partie de sa vaste bibliothèque (4000 volumes environ) fut déposée chez les Jésuites et se trouve à la Bibliothèque cantonale, l'autre partie (900 volumes) est actuellement propriété des Pères Cordeliers. Fontaine reconnaît donc implicitement la valeur et la force intellectuelle de l'Ordre des Jésuites. Ce don fut apprécié de la façon la plus mitigée par l'annaliste de l'*Historia Collegii*, ce qui renforce encore l'incertitude de l'appartenance du chanoine à un camp politique déterminé.

Après quatre années de silence, Fontaine se décide à une dernière intervention en faveur du Père Girard en exil à Lucerne. Secrètement, il envoie en 1827 un mémoire confidentiel à Monseigneur Yenni dont le Père Girard n'aura jamais connaissance; il sera publié par le Dr Berchtold qui le découvrit par hasard et s'en servit pour défendre les thèses radicales en 1850. Avec un courage et une fougue qui n'ont rien perdu de leur jeunesse, le chanoine demande à Monseigneur Yenni de reconsidérer la question de l'enseignement mutuel injustement condamné et surtout de réintégrer le Père Girard à la tête des écoles fribourgeoises en le dédommageant des torts qu'on lui a fait subir. Cette démarche resta lettre morte à l'Evêché; Monseigneur Yenni répondit simplement qu'il était inutile de vouloir apporter des arguments qui ne convainraient pas le chanoine et que l'affaire ne serait pas remise en discussion.

De 1827 à sa mort, le chanoine ne fait pratiquement pas parler de lui: il a échoué dans sa dernière tentative. Il ne devait plus revoir le Père Girard. Désormais il se prépare à mourir saintement, réconcilié semble-t-il avec les Jésuites dont il recevait les visites avec assiduité. Malade et probablement paralysé, Fontaine meurt le 12 mai 1834, âgé de quatre-vingts ans, après une vie bien remplie, tout entière consacrée à sa ville natale, à son développement intellectuel, moral et religieux.

Fontaine ne fut apprécié à sa juste valeur ni par ses contemporains, ni par la postérité. Si le Père Girard est, à l'heure actuelle, unanimement considéré et tenu en haute estime par ses plus récents biographes, il est juste d'y associer Charles-Aloyse Fontaine, digne précurseur de l'illustre Cordelier. Dans l'optique directe du Père Girard et dans la ligne de nos quelques grands fribourgeois qui ont devancé leur temps, Auguste Schorderet a raison de rappeler que Fontaine fut un témoin attentif de son temps, passionné, exprimant son opinion avec vigueur ou restant silencieux, mais toujours intéressé. Il sut sinon accepter... du moins s'adapter et se conformer aux circonstances. Le caractère du chanoine où le dynamisme se mêle à la violence de l'expression est relevé par Mgr Dévaud. Il avait, écrit-il, «une nature bien trop fougueuse, indépendante, susceptible et irritable pour ne pas se cabrer à la moindre observation; la vaillance farouche et la paradoxale véhémence de ce partisan passionné de la Démocratie et de la Révolution, que la moindre contradiction indignait et mettait en ébullition, firent tort plus d'une fois au régime helvétique et surtout à la réorganisation de l'instruction primaire»¹. La situation actuelle de l'enseignement, les besoins qui se font jour à l'échelon national rendent ce jugement quelque peu sévère. Mgr Dévaud a cependant le sens des nuances et tempère ailleurs une appréciation qui devient flatteuse. Il reconnaît qu'en 1798 tout était à créer sur le plan de l'instruction et que le Conseil d'éducation issu de la Révolution n'avait, dans des circonstances dramatiques, «d'autre guide que la science pédagogique de ses membres et du chanoine Fontaine en particulier. ... Berchtold et Daguët, écrit-il encore, qui, en 1848, se réclamaient du Père Girard, auraient pu tout aussi bien, et avec plus de raison même, se réclamer de Fontaine et de ses collaborateurs Il est probable que le chanoine Fontaine n'a pas soupçonné toutes les conséquences de son œuvre et tout le retentissement qu'elle devait avoir au cours du XIX^e siècle. L'influence profonde qu'exerça le Père Girard sur l'école fribourgeoise, c'est Fontaine qui l'a rendue possible»².

¹ MGR DÉVAUD. *op. cit.*, p. 126.

² *Ibidem*, p. 164.

Monsieur Ruffieux citant dans son article «Fribourg et les Fribourgeois»¹ le bon chanoine Fontaine, «familier des Comptes des Trésoriers qu'il compulsa avec une patience de Bénédictin», rejoint l'appréciation favorable de Mgr Waeber qui loue dans cet ecclésiastique le travail scientifique et désintéressé d'un Fribourgeois prompt à saisir les défauts et les travers de ses contemporains, habile à dénoncer scrupuleusement les erreurs du passé, documents à l'appui. Il y a chez Fontaine, précise Mgr Waeber, «une préoccupation des détails courants et de la vérité historique, afin de permettre au lecteur de porter une appréciation; puis des protestations que le chanoine manque rarement de renouveler contre tout formalisme en matière religieuse; enfin une haute estime qu'il avait de la valeur de l'instruction dans laquelle il voyait, comme il l'a dit souvent, le remède aux divers maux, même aux écarts d'ordre moral»². Cette vision est confirmée dans la thèse de M. Sudan sur l'école fribourgeoise de la Restauration: l'éducation était considérée par le chanoine et le Père Girard comme une mission sociale de première importance dont ils attendaient une vraie renaissance de la dignité humaine avec les moyens de procurer à l'humanité le bien-être moral et matériel. Aussi Daguët a-t-il pu dire avec raison que le chanoine a été, après le Père Girard, «le prêtre le plus libéral et le plus éminent du diocèse, le plus illustre aussi et le père de l'histoire de notre canton». Si Fontaine posa quelques difficultés d'interprétation à sa postérité, il divisa sur son compte la société de son temps, provoquant les critiques les plus diverses. L'Ancien Régime qui s'écroulait sans comprendre a regardé comme révolutionnaires et hérétiques les pionniers de l'instruction primaire de notre canton: on trouve les noms du chanoine, du Père Girard, de Jean de Montenach, de Julien-François d'Appenthel.

Tobie de Raemy semble partager dans son livre sur l'émigration française à Fribourg l'idée du jacobinisme du chanoine, prompt à tout critiquer et n'usant de sa plume que pour relever les torts

¹ R. RUFFIEUX, *Fribourg et les Fribourgeois* (Revue de Psychologie des Peuples 1964, pp. 53-72).

² MGR WAEBER. *Un épisode du Bréviaire lausannois* (Revue d'histoire ecclésiastique suisse 1944).

de l'Ancien Régime. Il est en effet rare de découvrir le chanoine favorable à une forme de société qu'il sent inadaptée au monde à venir; on ne peut lui donner entièrement tort.

Sous la République helvétique, le chanoine Fontaine eut quelques partisans de marque. Stapfer le présente au Directoire comme un homme qui a «des connaissances étendues, un esprit appréciateur des hommes et des choses, profond et sage»¹. L'on sait que toutes les qualités personnelles des hommes d'Etat furent, entre 1798 et 1803, incapables de contrebalancer la haine populaire qui englobait la République helvétique et ses institutions. Le chanoine fit lui aussi les frais de l'aventure, se voyant attaqué de toutes parts. Il avait le tort aux yeux de l'orthodoxie de se piquer de philosophie. C'était une faute plus grave encore pour un ecclésiastique que de parler tolérance, d'être en relation avec des protestants, de discuter avec un pouvoir civil issu de la Révolution coupable de tous les maux présents. Sur son propre ouvrage, le chanoine a laissé une note manuscrite: «J'ai pris occasion en parlant de tolérance de faire sentir ce que c'était la liberté. Peut-être y avait-il quelque mérite d'oser en parler en ces temps d'exaltation révolutionnaire.»² Le journal de François de Diesbach fait allusion à ce petit ouvrage paru en 1800, spécifiant que Fontaine fut l'objet d'une réfutation écrite du Jésuite Matzel, professeur au Collège, bien capable de contrebalancer l'opuscule du chanoine. Il faut bien saisir cette attitude d'avant-garde de Fontaine qui fut fort incomprise: jusqu'à sa mort, il s'est heurté au poids de la tradition qui voulait tout garder et tout conserver, souvent en se repliant sur elle-même. A Stapfer, le chanoine avait envoyé ces quelques lignes significatives: «Sous notre ancien gouvernement, les sciences n'étaient pas en honneur: surtout point de nouveauté, c'était le grand système»³.

Pour l'exemple, je pense à l'affaire du *Bréviaire lausannois*. En 1787, le chanoine est contraint de se déplacer à Lucerne devant

¹ AF Berne, RH 1437, 11 (Stapfer au Directoire, 17.1.1799).

² FONTAINE. *Un mot sur la tolérance d'après les lumières de la raison*. Piller, Fribourg 1800, 31 p. Exemplaire Hf 506 annoté par Fontaine.

³ AF Berne, RH 1437, 24 (Fontaine à Stapfer, 12.3.1799).

le nonce apostolique pour défendre son œuvre, appuyé par Monseigneur de Lenzbourg et le Chapitre de Saint-Nicolas. Ce nouveau *Bréviaire* avait mis la Curie romaine en émoi à cause de l'expression présentant l'ouvrage comme «Romano perfectius». Aux dires du chanoine, «Rome fit tapage et sur-le-champ notre diocèse fut menacé d'interdit»¹. L'orthodoxie avait découvert dans ce *Bréviaire* les mêmes tendances qui, quelques années auparavant, s'étaient fait jour à Ems où Fébronius proclamait une Eglise nationale plus indépendante de Rome; c'était aussi l'esprit du Synode de Pistoie qui, en Italie, faisait éclater des tendances jansénistes et gallicanes ouvrant la porte au josphisme. Le chanoine s'efforça d'apaiser les appréhensions du nonce, citant en particulier le retard considérable dans lequel se tenait notre canton, «où les nouveautés littéraires ne perçaient qu'avec beaucoup de peine».

En 1791, la nouveauté liturgique est loin d'être acceptée; le chanoine avait proposé de nouveaux chants qui dérangèrent les habitudes populaires. La Fête-Dieu de 1791 avait été supprimée pour cause de pluie. Le chapelain Gobet en déduit que Dieu n'a pas permis au luxe français de se faire voir; après les Vêpres, on chanta selon le nouveau goût français, «introduit par le perturbateur du chœur», le chanoine Fontaine!

De toutes les appréciations que l'histoire nous a laissées du chanoine, aucune n'égale le pamphlet rédigé par ses amis en 1799 en réponse à sa brochure républicaine apostrophant l'archiduc Charles d'Autriche. Relevons au passage quelques éléments de la carrière du chanoine pastiché par Marchand, Jean de Montenach et le Père Girard: «Je commençai par être enfant de boutique; j'appris ensuite un peu de latin; ce latin me procura l'entrée dans l'Ordre des Jésuites, que je trompai par mon hypocrisie jusqu'au moment de leur extinction. Dès lors mon mérite fut longtemps étouffé sous la poussière des écoles. J'essayai huit fois de m'élancer à de plus hautes destinées, mais ce ne fut qu'au neuvième élan que je parvins à me couvrir de l'aumusse. Je me vis donc enfin transformé en chanoine, mais en chanoine ordinaire, et cette égalité ne pouvait suffire à mes sentiments d'honneur. Il fallut cependant

¹ *Bréviaire lausannois, op. cit.*

avoir patience. Notre prévôt n'avait pas envie de mourir pour me faire plaisir; le doyen se portait bien; il ne me restait que la dignité de chantre à briguer et je m'en contentai, dans le doux espoir qu'un poste plus relevé viendrait bientôt couronner un mérite que personne ne voulait apercevoir. ... Je voulus être savant. Je ramassai des livres de tous formats et de toutes langues, et sans les lire, je m'imaginai les avoir dans la tête. Un cabinet d'histoire naturelle augmenta ma collection scientifique, sans étendre beaucoup mes connaissances. Cependant je crus en savoir assez pour prétendre à la mitre. J'avais déjà conçu cette idée à Paris, dans un délire de six semaines, et je ne la quittai plus. ... La Révolution faisait des progrès rapides en France. ... Dès lors je commençai à développer les grands principes dans la maison d'un oncle respectable que j'affligeai bien sensiblement dans ses vieux jours, par mon goût dépravé pour le sans-culotisme. On se trompa cette fois comme en beaucoup d'autres occasions. On me crut épris de l'égalité, et je ne l'étais que de ma personne. ... Fidèle à mes nobles principes, je voulus m'associer de quelque manière aux nouvelles autorités. Je rampai et m'élevai à propos; je montrai de la chaleur ou de la modération, suivant les circonstances, et je puis me flatter que j'obtins quelques succès. ... Mais en attendant quelque chose de plus saillant, je dus me contenter pour le moment d'être membre du Conseil d'éducation. Il est vrai qu'ayant assez intrigué, je fis nommer un vice-président, et j'étais le seul capable de remplir cette place. ...»¹

On peut penser à la lecture de ces quelques extraits que le chanoine a été un partisan des plus ardents de la Révolution et qu'il fut jugé en conséquence. On peut aussi penser que les attaques se répétant, il fut incompris dans ce que pouvaient avoir de valable ses initiatives courageuses. Fontaine se savait jugé; c'est avec persévérance qu'il affronte consciemment le verdict de ses concitoyens. Il se sait attaqué, il entend autour de lui la société le taxer de révolutionnaire; certains l'apprécient, d'autres le dénigrent avec une grande ardeur. «La malveillance, écrit-il à Stapfer, a tellement travaillé contre moi qu'elle est venue à bout de faire sérieusement

¹ *Seconde lettre au prince Charles, op. cit., p. 11.*

suspecter mon orthodoxie et mes principes religieux dans une bonne partie de notre canton¹.» Il avoue tout aussi crânement au ministre que son ordinaire n'est pas de perdre facilement courage. «Vanté par les uns au-delà de mon faible mérite, et calomnié par les autres à toute outrance, je vais toujours mon petit train, et j'en ai toujours fait de même»². C'est là une constante du chanoine: il n'a jamais voulu pactiser avec ce qui sentait le passé; homme d'action, il est resté jusque dans les échecs qui se sont accumulés, fidèle à son idéal de foi dans la dignité humaine, persuadé que le progrès de la société ne peut se faire que si l'éducation s'adapte «aux besoins et aux génies du temps». «Ceux qui connaissent ma pensée, confie-t-il à sa nièce Pauline de Weck, savent qu'elle n'est point à la merci des vents quelque destructeur que pensent être leurs sifflements. Quand on a la conscience entièrement tranquille, l'on sait braver les orages, lors même qu'on est atteint»³. ...

Si l'on veut connaître Fontaine, il ne suffit pas de découvrir un homme qui divisa l'opinion sur son compte: la personnalité cachée du chanoine réside dans le savant, l'érudit humaniste, ouvert au monde, aussi libre de préjugés qu'il était possible de l'être à cette époque. Il fut un ecclésiastique dévoré par la passion de connaître, qui ne pouvait souffrir aucune demi-mesure dans la recherche de la vérité. Pour être savant, il fallait se piquer de philosophie, ce qui n'était pas sans risque. Il apprit à se faire accuser de kantisme, ce qui aux yeux des conservateurs vous rangeait dans le camp des hérétiques. Kant est un boulet, explique le chanoine, dont «les imbécilles se servent pour se faire respecter. Tel est Kant dans la bouche des sots qui cherchent à se donner de l'importance. Je connais certains faiseurs d'esprit qui crient amèrement contre Kant et les kantistes dans leurs sermons et jusque dans leurs catéchismes: sans doute avec beaucoup de fruits, car leurs bons paroissiens croient entendre parler de l'Antéchrist, et les parleurs ne savent pas mieux que les auditeurs de qui et de quoi ils parlent»⁴.

¹ AF Berne, RH 1413, 40 (Fontaine à Stapfer, 1.10.1799).

² AF Berne, RH 1437, 24 (Fontaine à Stapfer, 12.3.1799).

³ AEF, Fonds de Weck (Fontaine à Pauline de Weck, 10.1.1812).

⁴ AEF, Fonds Fontaine (Lettre à un ecclésiastique, 8.1.1808).

Cet état d'esprit d'une société qui n'avait pas encore saisi l'ampleur du bouleversement révolutionnaire, ni son irréversibilité, Fontaine s'en moque à sa façon. «Malgré les clameurs de ceux qui aiment à calomnier la Philosophie qu'ils ne connaissent pas, malgré ou plutôt à cause des écarts que se permettent ceux qui en abusent, j'aime à cultiver cette science et lui consacre quelques-uns de mes loisirs¹.» La vraie philosophie débouche toutefois pour Charles-Aloyse sur le chemin de la tolérance par le dialogue: si passionné qu'il fût, il n'a jamais rejeté totalement l'opinion adverse. Les très nombreuses annotations de ses ouvrages prouvent une volonté de prendre chez autrui ce qu'il y a de meilleur pour son propre perfectionnement. Il ne faut pas voir dans cette conception du chanoine une réalité pratique dans les faits: entre la pensée et l'action, il y a souvent une profonde distance. Une illustration de ce bouillonnement intérieur est à relever lors de sa querelle qui le mit aux prises avec le curé Fracheboud condamnant sa tolérance qui conduit à «un Christianisme affreux et arbitraire, composé de vrais et de faux dogmes, érigé par force et loi civile en religion constitutionnelle et nationale»². Si Montenach et le Père Marchand se sont montrés virulents à l'égard du chanoine, ce dernier ne manque pas de l'être à son tour. «Courant à votre magasin d'anathèmes, vous osez condamner ma doctrine qui ne fut pas condamnée par l'Evêché. ... Il paraît que vous avez pensé, ce qui arrive à peu de gens; mais manquant de principes et n'ayant pas de guide dans vos études, vos idées se croisent et s'embrouillent: vous n'en pouvez plus sortir... Puisse au moins l'énorme faux pas que vous venez de faire, vous apprendre à ne plus vous mêler de vouloir faire des hérétiques par des censures qui sont au-dessus de votre portée»³. ...

Derrière le chanoine emporté jusqu'à la passion, ouvert au dialogue œcuménique, le chercheur découvre un homme favorable aux réformes; abandonnées, elles précipitent les événements et favorisent les révolutions. Dans ce climat, Fontaine suit une voie

¹ FONTAINE. *Un mot sur la tolérance, op. cit.*, p. 3.

² Arch. Evêché Frib., Fonds Villaz-St-Pierre (Fontaine à Fracheboud, 19.12.1800, p. 7).

³ *Ibidem*, p. 20.

médiane et personnelle, ne cédant pas aux pressions conservatrices de l'Ancien Régime, mais n'accordant pas tout au libéralisme naissant. Sur le plan religieux, il refuse tout «dogmatisme» et tout formalisme; mais jamais il ne souhaite d'exclusive. La plupart de nos théologiens, estime le chanoine, ont le grave défaut de ne connaître que la philosophie scholastique; cette manière de procéder n'est plus utile à nos temps «où la philosophie a complètement changé. D'où il est évident que si la Religion souffre, c'est en grande partie de l'entêtement et de la paresse de nos théologiens qui, confondant la Foi avec la Théologie et se couvrant du prétexte de leur invariabilité, ne veulent pas se donner la peine d'adapter leurs explications à la philosophie du temps»¹. Réformateur qui s'efforce de parvenir à la modération, cet aspect du chanoine est mal connu. Il explique pourtant que son modèle est Monseigneur Sailer, le Fénelon de l'Allemagne, «qui sait se plier à tous les temps, à toutes les circonstances, suit pas à pas tous les progrès des lumières, sans jamais s'enthousiasmer des nouveautés, ni les rejeter parce qu'elles offrent de nouvelles idées qui exigent de nouvelles études et une application sans cesse soutenue»².

Fontaine ne s'est donc pas contenté d'être un savant détaché de la réalité du monde; sa vie entière fut consacrée à la jeunesse avec un souci de mieux instruire sans cesse renouvelé, pour le bien du peuple. «Si j'étais professeur de philosophie ou de théologie, je me ferais un devoir indispensable de les approfondir, de les pondérer, et tâcherais de me mettre en état de les juger»³. En se lamen-

¹ *Antidote de l'athéisme*. Imprimeries des Instructions décadaires sur l'enregistrement. Paris 1800. Annoté par Fontaine. Bibl. des Cordeliers.

² J. M. SAILER. *Vertraute Reden zunächst an Junglinge, die Universitäten oder andere Lehranstalten besuchen*. J. Lemtner, München 1803. Annoté par FONTAINE. BCU.

Sailer fut nommé tardivement évêque de Ratisbonne. Longtemps suspect à Rome, il fut un ami de Wessenberg et marqua profondément de son influence le chanoine Fontaine. Pédagogue libéral, déjà proche du romantisme, partisan d'un «Aufklärung» modéré, il empêcha Wessenberg de tourner entièrement au rationalisme. Il se situe comme précurseur de Görres, Möhler, Dollinger et même de Droste-Vischering, promoteur de la démocratie chrétienne allemande.

³ AEF, Fonds Fontaine (Lettre à Dom Gremaud de Riaz, 8.1.1808).

tant sur l'état misérable de l'instruction fribourgeoise, il souligne dans les causes notre propre négligence guidée par notre intérêt personnel. Comment ne pas voir dans cette réflexion du chanoine le futur Père Girard ! «L'on se donne bien plus de peines pour revendiquer ou ne pas laisser perdre des droitures, des prérogatives, des immunités éphémères que pour étudier le génie de son siècle et chercher les moyens les plus propres à réformer les cœurs et amener les hommes à leur vraie destination. On crie contre le vice, mais on n'a pas soin de faire aimer la vertu. On prêche le devoir, mais on n'y attache pas les cœurs. On se sert des moyens de terreur et néglige ceux de la persuasion. On se contente de pratiques extérieures et pharisaïques, on laisse le peuple dans ses erreurs et ses préjugés, de crainte de nuire à ses propres intérêts et de voir diminuer les offrandes et les rétributions de messes»¹.

Fontaine a donc avant le Père Girard senti les transformations profondes du monde et ne s'y dérobera pas. Il demande à ses concitoyens de reconnaître que nos études théologiques ont besoin de réformes pour atteindre leurs buts «qui n'est pas l'acquisition frivole de connaissances purement spéculatives et hypothétiques, mais l'utilité publique et le salut éternel des fidèles. ... Ni Monschein, ni aucun des anciens théologiens ne sont en mesure contre les incroyants modernes, ni même contre les hérétiques. Tout est changé dans l'attaque, il faut donc changer la défense»².

Aux réformes religieuses et pédagogiques débouchant sur une conception plus humaine de la place de l'homme dans la société, le chanoine ajoute des préoccupations politiques plus prononcées que le Père Girard. La forme importait peu au Cordelier, pourvu que les moyens mis à disposition permettent de faire œuvre utile. Fontaine au contraire déteste profondément la structure politique et la forme aristocratique de l'Ancien Régime. Il se pose dans son *Catalogue des Scholarques* la question suivante : quelle est l'institution humaine, si vénérable soit-elle, qui n'ait besoin de temps à autre d'une sérieuse réforme afin de se maintenir en accord avec

¹ IGNACE-HENRI WESSENBERG *Der Geist des Zeitalters*. Orell-Füssli, Zurich 1801. Annoté par Fontaine. BCU.

² FONTAINE. *Plan de réforme des études, op. cit.*, p. 54.

les aspirations et les besoins de ses membres? Lorsque la Révolution survient, le chanoine fut parmi ceux qui l'ont senti approcher. Dans l'immense trouble provoqué par la vague révolutionnaire, il a un programme qu'il ne put appliquer jusqu'au bout, la réaction et les attaches à l'ancien ordre étant encore plus fortes que le pressentiment des changements futurs de quelques novateurs: modérés ou extrémistes, ils furent condamnés sans nuance. Pourtant, et malgré ses nombreuses attaches à la Révolution, il y a un accent de sincérité dans l'œuvre écrite du chanoine qui nous empêche de le considérer comme tel. «Je me fais un devoir, explique-t-il aux autorités helvétiques, de servir de truchement pour rassurer les consciences timorées qui n'entendent rien à la politique et ayant de la peine de quitter des habitudes qui pour eux étaient devenues une seconde nature, se trouvent entièrement désorientés¹.» Ou encore commentant l'histoire de Pie VI, Fontaine écrit en note: «Le grand et saint Pie VI était digne d'un meilleur historien que n'est M. Blanchard. S'il est des Jacobins démagogues, il est aussi des Jacobins royalistes. M. Blanchard est du nombre de ces derniers; et à coup sûr, les uns comme les autres méritent tous nos mépris²».

On arrive ainsi à saisir le souci profond que le chanoine a eu de se tenir à l'écart des extrêmes; certes Fontaine est un esprit véritablement libéral, par opposition au radicalisme intransigeant et au conservatisme étroit. Une des multiples annotations découvertes en marge d'ouvrages de sa bibliothèque en fournit la preuve. «En traitant de l'infaillibilité pontificale et de la hiérarchie ecclésiastique, M. Brandmeyer, peut-on lire, n'est sans doute pas ultramontain, mais il est loin de donner dans le système opposé. *Medium tenuere beati*;» La Révolution renforçant l'ultramontanisme et Fontaine appuyant avec passion l'œuvre pédagogique et libérale du Père Girard, une ambiguïté devait fatalement peser sur sa vie, ses tendances, son opinion profonde lorsque se posa la question des Jésuites à l'avènement du régime radical.

¹ AF Berne, RH 1715, 275 (Fontaine à Meyer, 9.11.1798).

² BLANCHARD. *Précis historique de la vie et du pontificat de Pie VI*. Londres 1800. Annoté par Fontaine. Bibl. des Cordeliers.

Pour le D^r Berchtold et Daguet, il est manifestement un radical avant la lettre, un ecclésiastique qui ne pouvait logiquement pas accepter la politique suivie par les Jésuites. Ils en tenaient la démonstration dans le mémoire du chanoine adressé en 1827 à Monseigneur Yenni et soutenant avec vigueur l'enseignement mutuel du Père Girard que justement les Jésuites ne pouvaient admettre. Il y a impossibilité dans les faits. La famille et en particulier Pauline de Weck, dont l'éducation fut suivie de très près par le chanoine, prétendent sur la base de son testament qu'il a toujours été l'ami fidèle des Jésuites, qu'il ne les a jamais reniés. Cette appréciation divergente n'est en fait qu'un faux problème dû aux circonstances politiques particulières. Les radicaux avaient intérêt, pour asseoir leur régime à Fribourg, à maintenir une présence ecclésiastique de leur côté. Ils ont fait de même avec Girard; en plaçant Fontaine comme ennemi des Jésuites mais partisan de leur politique radicale, ils pensaient créer un flottement à l'intérieur de l'organisation conservatrice tant laïque que religieuse. Le catholicisme fortement attaqué et suivant de plus en plus les directives sans faiblesse de Rome ne pouvait évidemment souscrire à l'idée de voir le chanoine servir de tremplin à une politique foncièrement anticléricale. Dans ces conditions, personne n'était à même de voir en lui un homme à l'écart des extrêmes: politiquement, il fallait prouver mieux que l'adversaire l'appartenance à un camp déterminé de Charles-Aloyse Fontaine. Le *Confédéré* radical estima qu'il avait pour apprécier le chanoine mieux que des faits isolés, extérieurs ou apparents. Toute sa carrière n'est qu'une preuve de son opposition aux Jésuites. Berchtold n'accorde aucun crédit au testament produit par la famille, quand bien même il proclame: «Ce sont tous les principes que j'ai puisés auprès des Jésuites qui ont fait le bonheur de ma vie»¹.

Que penser de cette querelle et de cette tentative visant à incorporer à une tendance précise un homme dont toute la vie et l'activité furent justement orientées vers la recherche d'une voie médiane que les circonstances ont rendu impraticable? La Révolution, c'est une terrible crise, une transformation imposée et trop

¹ AEF, Reg. not. 4986 et 3539.

rapide, une confusion grandissante dans l'esprit des gens où la nouveauté se confond encore avec l'irrégion. A l'intérieur de ce cadre qui évolue irrémédiablement vers d'autres rapports entre l'Eglise et l'Etat, le chanoine choisit la route de l'évolution. Il condamne non pas l'institution de la Compagnie de Jésus, mais les abus certains qui se sont glissés dans l'esprit, les méthodes et les moyens utilisés. «On apprend l'art de la chicane, raconte le chanoine; mais on n'apprend ni à instruire les peuples, encore moins à les conduire. Il y a longtemps que l'on crie aux abus, mais jusqu'à présent l'esprit de parti l'a toujours emporté, au point qu'il s'est même emparé de la polémique dont l'unique but est de combattre les ennemis de l'Eglise¹.» En soutenant le Père Girard et l'enseignement mutuel, Fontaine admettait la nécessité de méthodes nouvelles contre le style scholastique dont les Jésuites étaient les champions. En 1804, âgé de cinquante ans, il refuse d'envisager le retour des Jésuites comme possible sans une profonde transformation de la Compagnie. «Ayant déjà des Capucins pour nous gouverner et des Trappistes pour nous enseigner, il ne nous manquerait plus que d'avoir des Jésuites russes pour nous prêcher. ... Si l'ancien esprit des Jésuites était mauvais, pourquoi donc rétablir les Jésuites? Ou bien sous le nom de Jésuites ne prétend-on que donner plus de consistance à la secte des obscurantistes»²?

Le chanoine se distance d'une institution dont les règles et les tendances demeurent rigides et étroites. On le comprend encore dans cette amère remontrance à Monseigneur Yenni de 1827: ce n'est pas l'Ordre des Jésuites mais les hommes et l'esprit qui les animent que le chanoine condamne avec véhémence. «Que je mourrais content si, avant de quitter ce monde où j'ai fait de si tristes expériences, je pouvais contribuer à faire revivre et rétablir cette union chrétienne que quelques-uns des anciens professeurs du Collège ont si malheureusement troublée et en partie détruite³.» Est-ce à dire que Fontaine a professé «des doctrines antijésuitiques», telles que semble le penser le D^r Berchtold et ses émules

¹ FONTAINE, *Etablissement d'un séminaire, op. cit.*, p. 112.

² Musée péd., Coll. Girard. BCU (Fontaine à Wessenberg, 3.1.1804).

³ *Ibidem*, *Mémoire Fontaine à Mgr Yenni*, 1827.

radicaux? Non! Il y a simplement une distance entre une institution qui ne s'est pas encore complètement adaptée aux besoins révélés par la Révolution, et la compréhension de l'évolution inhérente à toute transformation sociale, morale et religieuse d'un pays: le chanoine n'est pas resté étranger à la marche de son siècle; il ne rejettera pas la Compagnie de Jésus comme telle, mais la philosophie dépassée de certains principes d'Ancien Régime. Il a été Jésuite et je crois qu'au fond de l'âme il est demeuré fidèle à l'Ordre de saint Ignace. Dans la Compagnie, il a compté de nombreux amis, précisément ceux qui furent à la recherche d'un nouvel équilibre à procurer à la société en évolution: le Père Stattler condamné par une Curie romaine pointilleuse et dont on reconnaît aujourd'hui les grands mérites, le professeur Reebmann de Fribourg qui dut s'exiler en Souabe, le Père Farine réfugié à Soleure.

Si l'on parcourt l'*Historia Collegii*, on peut souscrire en partie à la remarque suivante de son annaliste; les dernières lignes sont toutefois plus que sujettes à caution: c'est à mon avis bien mal connaître le chanoine Fontaine et ses mérites, accorder peu de crédit à son travail acharné, à sa compétence scientifique. On refuse par là la vision d'un homme qui a mieux compris les besoins intimes d'une époque, ses aspirations morales, intellectuelles et techniques. «Fontaine appelait la Société de Jésus sa nourrice, son institutrice et sa mère, rapporte l'*Historia*. Jamais il ne la perdit ni de cœur, ni de vue. Il n'en pouvait parler qu'avec la plus douce émotion; il ne tarissait pas sur son éloge et ne pouvait se consoler de sa suppression(?) ... Séduit tant soit peu par les idées corrompues du jour, il donna — ce qui est vrai — quelques applaudissements aux nouveautés introduites, non par perversité, mais plutôt, à ce qu'il paraît, par faiblesse d'esprit... (?)¹»

Je pourrais apporter encore d'autres éléments permettant d'approcher la vérité. Mais pour conclure, il est évident que l'on ne peut faire de Fontaine à la fois un radical avant la lettre et un Jésuite orthodoxe. L'on ne peut négliger le témoignage favorable de son testament, mais l'on ne peut ignorer les convictions de toute une vie. Jésuite, le chanoine ne le fut jamais selon la conception

¹ *Historia Collegii*, II, 1834, p. 289.

radicale. Jésuite, il le fut certainement, mais dans l'esprit de saint Ignace. Homme de science et de culture, il n'a jamais pactisé avec la routine : il a horreur des esprits étroits et timorés, enfermés dans des doctrines strictes et sans âme. Il a eu cependant assez de confiance dans les nouveaux Jésuites pour leur reconnaître une profonde valeur intellectuelle et scientifique. C'était le seul organe solide à Fribourg capable de prendre soin de ses innombrables travaux et collections, afin de les conserver à la postérité. Sans renier son passé, Fontaine a gardé suffisamment d'estime pour la Compagnie de Jésus ; lui-même a jugé les Jésuites autrement que sur les seules accusations d'obscurantisme et de fanatisme religieux.

Le fait qu'il y ait eu un parti jésuite puissant, aux thèses conservatrices, et des esprits éclairés généralement appelés libéraux qui s'affrontèrent avec passion au début du XIX^e siècle, a rendu longtemps impossible la connaissance de tout un milieu fribourgeois modéré. Trop longtemps le partage s'est fait entre ceux qui étaient pour et ceux qui étaient contre. Entre l'Ancien Régime et les progressistes extrêmes, il y avait un fossé que les modérés ne purent jamais combler. Pris entre deux conceptions du monde, rattachés malgré eux à des principes qu'ils n'ont jamais épousés dans leur totalité, ces modérés sont en définitive des hommes méconnus. Aussi faire du chanoine Fontaine un symbole précurseur du radicalisme ou un Jésuite à part entière ne peut se soutenir. Chaque parti crut pouvoir avancer des arguments péremptoires à l'appui de sa thèse et de sa politique, afin de considérer Fontaine et son œuvre comme leur appartenant. Il a su cependant rester à l'écart, tout simplement, écrit Auguste Schorderet, parce que le chanoine Fontaine eut cette supériorité de juger les choses objectivement, avec un réalisme qui dépasse son époque, enfin d'étayer ses idées et ses opinions sur son propre raisonnement et sa propre conscience, sans jamais s'astreindre à suivre aveuglément les sinueux sentiers que tracent les partis.